

L'IDENTITÉ. UNE SUPPOSITION OU UNE RÉALITÉ ?

Robert CHENAVIER

Résumé :

L'identité est d'abord une représentation, pour ne pas dire une supposition. Nous faisons l'hypothèse qu'on peut appliquer à l'identité nationale ce qu'écrivait Simone Weil au sujet de la notion de « caractère », dans des notes rédigées à Marseille : c'est un « invariant supposé identique à travers des manifestations variées ». Ce qui est vrai de l'identité personnelle, dans cette perspective, le serait de l'identité nationale. La poursuite d'une comparaison de l'identité communautaire avec l'identité personnelle conduit à demander comment une identité peut être modifiée par les circonstances ou conservée malgré les circonstances. Comment une nation peut-elle sortir de son identité « dans le sens du mal ou du bien dans des circonstances exceptionnelles » ? Quelle est l'emprise des circonstances et quel est le pouvoir d'une politique pour (re)donner à une communauté une identité perdue ou différente ?

Mots-Clefs : Caractère, Identité nationale, Identité Personnelle, Invariant.

The identity. A supposition or a reality?

Abstract

Identity is first of all a representation, if not a supposition. We are making the hypothesis that one can apply to national identity what Simone Weil wrote on the subject of the notion of “character”, in her notes written in Marseilles: it is a “constant that supposedly remains unaltered throughout varied manifestations.” From this perspective, what is true of personal identity would be the same for national identity. The search for a comparison between a community identity and a personal identity leads to the question of how an identity can be modified by circumstances or maintained despite circumstances. How can a nation step outside its identity “in the sense of evil or good in exceptional circumstances?” What is the influence of circumstances and what is the power of political policy to give or return to a community a lost or different identity?

Key words: Character, National identity, Personal identity, Invariant.

Simone Weil écrit dans l'un de ses *Cahiers* : « Quand on arrive à l'absolu, on ne s'exprime que par des identités [...] – car seule une identité exprime l'inconditionné. »¹ C'est ainsi que « le bien est le bien », un et le même, inconditionnellement. Certes, un individu est unique, une nation l'est également. Pourtant l'identité personnelle – ou le « caractère » – et l'identité d'une nation ne sont pas des absolus. Lorsque nous voulons les traiter comme des absolus nous ignorons que la « personne » comme la « nation » n'existent que dans des relations, qu'elles sont soumises à des circonstances extérieures, et que leur identité est inscrite dans le temps. A-t-on raison de supposer que le caractère d'un individu ou l'identité d'une nation sont des « invariants que l'on retrouve à travers des manifestations variées »,² constatées ou possibles ? Nous faisons l'hypothèse qu'on peut appliquer à l'identité nationale ce qu'écrivait Simone Weil au sujet de la notion de caractère, dans des notes rédigées à Marseille et dans son commentaire du « Notre Père ».³

1. Le caractère, « invariant supposé identique... »

1.1. Identité personnelle

Simone Weil définit le caractère comme un « invariant supposé identique à travers des manifestations variées. [...] Dans notre esprit, un tel invariant est commun non seulement à des manifestations constatées en fait mais à d'autres simplement possibles, qu'on suppose avoir eu peut-être lieu ou être susceptibles d'avoir lieu dans l'avenir, en certains cas ».⁴ Plusieurs problèmes sont soulevés à ce propos. D'abord, le caractère fait partie de ces « catégories de notions qu'on ne peut jamais définir » mais dont « on ne peut pas [se] passer »,⁵ de ces notions qui ont plus de valeur que de sens. Le caractère est supposé invariant à travers des réactions différentes, mais « nous n'avons pas la faculté d'énumérer ces manifestations, de dire ce qui est possible ou impossible à une personne de tel caractère ».⁶ L'invariant n'étant pas connu, il est impossible de définir les réactions envisageables dont il pourrait être le porteur.

« Pourtant on admet que le caractère change », et simultanément « nous tenons à notre caractère, ne voulons pas croire qu'il puisse changer »,⁷ notamment au gré des

¹ S. WEIL, *Cahiers, Œuvres complètes [OC désormais]*, t. VI, vol. 4. Paris, Gallimard, 2006, p. 113.

² S. WEIL, « Notes sur le caractère », *Écrits de Marseille, OC*, t. IV, vol. 1. 2008, p. 87.

³ *Ibid.*, respectivement p. 82-89 et p. 337-345.

⁴ S. WEIL, « Notes sur le caractère », *op. cit.*, p. 82.

⁵ *Ibid.*

⁶ *Ibid.*

⁷ *Ibid.*, p. 83-84.

circonstances extérieures. L'œuvre de Corneille illustre, selon Simone Weil, ce « refus de reconnaître si peu que ce soit la fragilité du caractère à l'égard des circonstances » : « Dans les situations les plus extrêmes, dans la misère, l'exil, la captivité, devant la mort, etc. ses personnages conservent toujours leur caractère. »⁸ Nous adhérons volontiers à cette « fiction » d'un caractère soustrait à tout contexte. « Notre caractère nous apparaît [...] comme un soutien que nous voulons croire inébranlable », et si nous admettons volontiers que « chacun de nous peut quelquefois s'évader de son caractère vers le haut, dans le sens d'une plus grande valeur », chacun aime également penser que son caractère « constitue vers le bas une limite infranchissable, qu'il est incapable de jamais faire, dire, penser certaines choses ».⁹ Nous manquons, ici, d'« humilité »¹⁰, en oubliant l'exemple de saint Pierre qui a dit au Christ qu'il lui resterait fidèle, et qui, pourtant l'a renié ; « son caractère s'est un instant effondré ».¹¹ Il a eu le tort de croire que la « source de la fidélité » était en lui et non dans la grâce.¹²

Nous pouvons faire l'effort de poser que « dans certains cas l'empire des circonstances brise [le caractère] et le transforme de manière à nous exiler de nous-mêmes »,¹³ mais c'est une supposition que nous préférons ne pas faire, tellement elle est angoissante : « Quelle garantie avons-nous que nous ne deviendrons pas un jour malgré nous quelque chose que nous méprisons, ou du moins quelque chose qui nous est tout à fait étranger ? ».¹⁴ Par conséquent, avoir un caractère invariant fait partie des « droits que nous croyons que le passé nous donne sur l'avenir », et d'abord le « droit à une certaine permanence ».¹⁵ Car « quand nous avons eu la jouissance de quelque chose pendant longtemps, nous croyons que c'est à nous, et que le sort nous doit de nous en laisser encore jouir ».¹⁶ Une telle croyance est rigoureusement imaginaire. « La principale créance que nous croyons avoir sur l'univers, c'est la continuation de notre personnalité. Cette créance implique toutes les autres. L'instinct de conservation nous fait sentir cette continuation comme une nécessité, et nous croyons qu'une nécessité est un

⁸ Variante des « Notes sur le caractère », *op. cit.*, p. 529, n. 5. S. Weil donne l'exemple de *Don Sanche d'Aragon*. Cette comédie héroïque présente l'héritier du trône d'Aragon, Carlos, élevé par un pêcheur, ignorant de sa naissance, mais qui garde le caractère de grandeur et de noblesse qu'il aurait eu dans sa condition princière.

⁹ S. WEIL, « Notes sur le caractère », *op. cit.*, p. 88.

¹⁰ « Ce que le christianisme nomme la vertu d'humilité n'est peut-être pas autre chose que le refus de ce mensonge et de cette comédie. » (Variante des « Notes sur le caractère », *op. cit.*, p. p. 529, n. 7).

¹¹ *Ibid.*, p. 529, n. 8.

¹² S. WEIL, *Cahiers, OC*, t. VI, vol. 2, p. 192.

¹³ S. WEIL, « Notes sur le caractère », *op. cit.*, p. 86.

¹⁴ *Ibid.*

¹⁵ S. WEIL, « À propos du *Pater* », *Écrits de Marseille, OC*, t. IV, vol. 1, p. 342.

¹⁶ *Ibid.*

droit. »¹⁷ En d'autres termes, l'« équilibre du monde est pour nous un cours des circonstances tel que notre personnalité reste intacte et semble nous appartenir ». ¹⁸ Aussi avons-nous le plus grand mal à « accepter la possibilité [...] qu'il nous arrive n'importe quoi, et que le jour de demain fasse de toute notre vie passée une chose stérile et vaine ». ¹⁹ Or, « notre personnalité dépend entièrement des circonstances extérieures, qui ont un pouvoir illimité pour l'écraser », ²⁰ et Simone Weil en a fait la dure expérience à l'usine. Avant de devenir ouvrière, elle a cru que sa personne et son caractère dépendaient d'elle-même. Elle a cru que les raisons sur lesquelles s'appuyaient le « sentiment de [sa] dignité [et] le respect de [soi]-même » étaient « intérieures ». ²¹ À l'usine elle apprend que sa personne est avant tout une personnalité constituée par des « raisons extérieures », de nature sociale. Elle constate que de telles raisons sont fragiles, qu'elles « ont été en deux ou trois semaines radicalement brisées sous le coup d'une contrainte brutale et quotidienne ». ²² Ces traits extérieurs, selon lesquels nous sommes plus ou moins considérés socialement, sont exposés à un effondrement aussi rapide qu'inattendu.

1.2. Identité nationale

Ce qui est vrai de l'identité personnelle, dans cette perspective, le serait de l'identité nationale. Celle-ci peut être aussi imaginativement conçue que la permanence du caractère : « Il était de mode avant 1940 de parler de la “ France éternelle ”. ²³ Ces mots sont une espèce de blasphème. On est obligé d'en dire autant de pages si touchantes écrites par de grands écrivains catholiques français sur la vocation de la France, le salut éternel de la France, ²⁴ et autres thèmes semblables. Richelieu voyait bien plus juste quand il

¹⁷ *Ibid.*, p. 342-343.

¹⁸ *Ibid.*, p. 343.

¹⁹ *Ibid.*, p. 342.

²⁰ *Ibid.*, p. 343. « Notre chair est fragile ; n'importe quel morceau de matière en mouvement peut la percer, la déchirer, l'écraser ou encore fausser pour toujours un des rouages intérieurs. Notre âme est vulnérable, sujette à des dépressions sans causes, pitoyablement dépendante de toutes sortes de choses et d'êtres eux-mêmes fragiles ou capricieux. Notre personne sociale, dont dépend presque le sentiment de notre existence, est constamment et entièrement exposée à tous les hasards. [...] Surtout tout ce qui diminue ou détruit notre prestige social, notre droit à la considération, semble altérer ou abolir notre essence elle-même, tant nous avons pour substance l'illusion. » (« L'amour de Dieu et le malheur », *OC*, t. IV, vol. 1, p. 361)

²¹ S. WEIL, « Lettre à Albertine Thévenon », décembre 1935, *La Condition ouvrière* (nouvelle édition, présentation et notes par R. Chenavier). Paris : Gallimard, coll. « Folio Essais », 2002, p. 59.

²² *Ibid.*

²³ Sur cette expression, voir « Quelques réflexions sur les origines de l'hittérisme », *OC*, t. II, vol. 3, p. 170-175.

²⁴ Péguy est visé, lui qui écrivait l'expression « salut éternel de la France » en caractère gras, dans *Notre Jeunesse* (*Œuvres en prose*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », t. II, 1968, p. 645).

disait que le salut des États ne s'opère qu'ici-bas. La France est une chose temporelle, terrestre. »²⁵

L'identité nationale, comme la personnalité sociale, peut être perdue ; elle peut s'effondrer presque instantanément dans certaines circonstances. C'est ce qui s'est passé pour la France en juin 1940. C'est au cours de la période où le « bien le plus précieux de l'homme dans l'ordre temporel, c'est-à-dire la continuité dans le temps, par delà les limites de l'existence humaine, [...] a été entièrement remis en dépôt à l'État », que « nous avons assisté à la décomposition instantanée, vertigineuse de la nation. Cela nous a laissés étourdis, au point qu'il est extrêmement difficile de réfléchir là-dessus ». ²⁶ Comment la France dont l'identité et la grandeur semblaient si assurées par le passé a-t-elle pu, sous le coup de la contrainte brutale des circonstances – l'attaque allemande –, être ainsi brisée ? C'est ce que les Français n'ont pas compris, car la possibilité qu'un « danger quelconque puisse menacer la France comme nation, semblait une idée folle ». ²⁷

De même qu'un individu a le plus grand mal à « accepter la possibilité [...] qu'il [lui] arrive n'importe quoi, et que le jour de demain fasse de toute [sa] vie passée une chose stérile et vaine », la France a cru avoir un caractère invariant, des droits que le passé lui donnait sur l'avenir, et d'abord le « droit à une certaine permanence ». Plus encore sur le plan de l'identité nationale que sur celui du caractère, l'« équilibre du monde est pour nous un cours des circonstances » tel que cette identité « reste intacte et semble nous appartenir » ; ²⁸ nous appartenir de droit et pour toujours, cela va de soi.

De même que quelques semaines ont suffi à l'effondrement des invariants du caractère de Simone Weil à l'usine, « en un mois, [la France] a été écrasée et jetée dans la sujétion ». ²⁹ L'assujettissement a entraîné de tels effets psychologiques, il a « mordu si profondément les esprits qu'il a ôté toute substance non seulement au présent mais aussi au passé et à l'avenir », ³⁰ comme le font des circonstances qui détruisent la personne. Il faut donc reconnaître que l'identité d'une nation est fragile, autant que la personne, mais elle préfère ne pas le savoir. C'est pourtant cette fragilité qu'il faut aimer, et non le moi national et son désir de puissance. *L'Enracinement* le dit avec insistance : « Ce sentiment de tendresse poignante pour une chose belle, précieuse, fragile et périssable [la patrie], est autrement chaleureux que celui de la grandeur nationale.

²⁵ S. WEIL, *L'Enracinement*, OC, t. V, vol. 2, 2013, p. 218.

²⁶ *Ibid.*, p. 193

²⁷ S. WEIL, « Voici les impressions d'une parisienne... », *Écrits de New York et de Londres*, OC, t. V, vol. 1, 2019, p. 510.

²⁸ S. WEIL, « À propos du *Pater* », OC, t. IV, vol. 1, p. 343.

²⁹ S. WEIL, « Voici les impressions d'une parisienne... », OC, t. V, vol. 1, p. 511.

³⁰ S. WEIL, « Le gaullisme en tant que mouvement politique... », *op. cit.*, p. 90.

L'énergie dont il est chargé est parfaitement pure. Elle est très intense. [...] La compassion pour la fragilité est toujours liée à l'amour pour la véritable beauté, parce que nous sentons vivement que les choses vraiment belles devraient être assurées d'une existence éternelle et ne le sont pas. / On peut aimer la France pour la gloire qui semble lui assurer une existence étendue au loin dans le temps et l'espace. Ou bien on peut l'aimer comme une chose qui, étant terrestre, peut être détruite, et dont le prix est d'autant plus sensible. »³¹ L'une des solutions fausses et dangereuses qui s'offrent à nous est, pour la nation dans le malheur comme pour l'individu opprimé, la recherche de compensations : « Évoquer en ce moment la grandeur historique de la France, ses gloires passées et futures, l'éclat dont son existence a été entourée, cela n'est pas possible sans une espèce de raidissement intérieur qui donne au ton quelque chose de forcé. Rien qui ressemble à de l'orgueil ne peut convenir aux malheureux. / Pour les Français qui souffrent, une telle évocation entre dans la catégorie des compensations. La recherche des compensations dans le malheur est un mal. »³² Cette compensation par le désir de grandeur est analogue à la séduction par l'« impérialisme ouvrier » qui fait croire que le travailleur asservi, qui n'est rien, peut devenir tout. En réalité, la « fraternité germe aisément dans la compassion pour un malheur qui, tout en infligeant à chacun sa part de souffrance, met en péril quelque chose de bien plus précieux que le bien-être de chacun. L'orgueil national, soit dans la prospérité, soit dans le malheur, est incapable de susciter une fraternité réelle, chaleureuse. [...] Au contraire, si la patrie est présentée [au peuple] comme une chose belle et précieuse, mais d'une part imparfaite, d'autre part très fragile, exposée au malheur, qu'il faut chérir et préserver, il s'en sentira avec raison plus proche que les autres classes sociales. »³³

2. Comment une identité nationale peut être modifiée

La poursuite d'une comparaison de l'identité communautaire avec l'identité personnelle conduit à demander comment la première peut être modifiée par les circonstances ou conservée malgré les circonstances. Comment une nation peut-elle sortir de son identité « dans le sens du mal ou du bien » dans une situation exceptionnelle ? Quelle est l'emprise du contexte et quel est le pouvoir d'une politique pour (re)donner à une communauté une identité perdue ou différente ?

Appuyons-nous sur une lecture de *L'Enracinement* et demandons-nous ce que les circonstances de la défaite de 1940 ont modifié dans la conception que la France se

³¹ S. WEIL, *L'Enracinement*, op. cit., p. 251.

³² *Ibid.*, p. 252.

³³ *Ibid.*, p. 254.

faisait de son identité. Car l'identité est d'abord une représentation, pour ne pas dire une supposition.

Christine Ann Evans a montré que la défaite plaçait les Français devant une double épreuve historiographique : cet événement « allait inmanquablement faire partie de l'histoire française », mais comment allait-il la transformer ? C'est l'équivalent du « problème intéressant », du point de vue moral, qu'est celui du « devenir du caractère » : comment est-il « modifié par les circonstances ? ». ³⁴ Si, d'autre part, son histoire offre à un peuple un « miroir lui permettant de se considérer comme tel, quelle identité nationale française découlerait d'une histoire altérée ? ». ³⁵ Les événements de juin 1940 mettaient en question les récits historiques en vigueur, tous appliqués à célébrer ou à exécuter un récit officiel, l'« histoire sainte » ³⁶ promulguée par la III^e République, apprise dans les écoles publiques, abondamment fêtée et commémorée.

« On admet, observe Simone Weil, que certaines circonstances peuvent d'une manière durable transformer un caractère. Ce sont là des modifications instantanées ou durables qui viennent du dehors. Il ne faut pas oublier que le caractère tend à se conserver et résiste à l'action modificatrice, qu'elle vienne du dedans ou du dehors ». ³⁷ C'est ainsi que, s'agissant de l'histoire nationale, on reconnaît que certaines circonstances peuvent altérer l'essence éternelle de la nation, mais il s'agit d'événements extérieurs à cette essence, qui ne la modifient pas au point de la dissoudre. Par exemple, remarque Christine Ann Evans, si Léon Blum a admis la « nature étourdissante de la débâcle, il [a essayé] d'en cerner l'importance par certaines stratégies », dont celle-ci : « Il s'agissait d'un événement militaire, non pas d'un jugement divin ou historique des vertus et des vices de la France. [La débâcle] fait partie de toute une série d'autres défaites dont la France s'est relevée – Waterloo, Sedan, Metz. » Un tel souci de « trouver des événements analogues, poursuit Christine Ann Evans, n'a d'autre but que d'extraire la défaite du singulier et de l'incomparable, de la priver de son rayonnement, de la minimiser. » ³⁸ De Gaulle a défini également la défaite « comme un événement militaire, une “aberration technique” » analogue à d'autres dont la France s'est relevée. La différence avec

³⁴ *Ibid.*, p. 83.

³⁵ Chr. Ann EVANS, « La débâcle vue par Simone Weil et ses contemporains », *Cahiers Simone Weil*, XXXIV 2, juin 2011, p. 167. Sur l'analyse de la défaite – devenue un « genre fréquenté de la littérature politique » à New York à partir de 1941 – et à propos des écrits sur le régime de Vichy et la collaboration, voir également E. LOYER, *Paris à New York. Intellectuels et artistes français en exil (1940-1947)*, Paris, Grasset, 2005, pp. 251 sq.

³⁶ J.-P. AZÉMA et M. WINOCK, *La III^e République (1870-1940)*, Paris, Calmann-Lévy, 1976, p. 143. Sur les différents usages et rejets de ce récit officiel, voir l'analyse par Chr. A. EVANS (art. cit.) de diverses œuvres : *Notre Avant Guerre* de R. Brasillach, *Les Décombres* de L. Rebatet, *L'Étrange Défaite* de M. Bloch et *À l'Échelle humaine* de L. Blum, ainsi que ses commentaires de « discours fondateurs » (Pétain, de Gaulle) et de témoignages (donnés lors du procès de Riom notamment).

³⁷ S. WEIL, « Notes sur le caractère », *OC*, t. IV, vol. 1, p. 88.

³⁸ Chr. A. EVANS, art. cit., p. 171.

Blum est que, alors que ce dernier « se borne la plupart du temps à incorporer dans sa version de l'histoire française des événements et personnages postrévolutionnaires, de Gaulle brandit une tradition plus longue, dans laquelle la République joue un rôle majeur mais non définitif ».³⁹ Les moments aberrants, selon de Gaulle, ne peuvent prévaloir par rapport à la « somme énorme des mérites et des vertus de la France ».⁴⁰

Comme les personnages de Corneille « conservent toujours leur caractère », même dans les « situations les plus extrêmes », la France conserverait sa nature essentielle à travers les événements passagers qui l'humilient et malgré les écarts commis par des dirigeants inconscients ou irresponsables.

L'originalité de la réflexion de Simone Weil consiste, dès l'automne 1942, à élaborer progressivement une forme de contre-histoire⁴¹ qu'elle expose dans *L'Enracinement*. Dans ce « second grand œuvre »,⁴² les éléments d'une histoire alternative défont le récit d'un continuum historique – d'un invariant – dérangé brièvement par des manifestations aberrantes ou ce que Léon Blum appelait des « excroissances monstrueuses ». L'objet de *L'Enracinement* est, en grande partie, de revisiter l'Histoire de la France. Simone Weil échappe au « roman national » d'une France éternelle, d'une « identité française ». Elle refuse la représentation erronée d'une identité absolue, permanente et pure, qui résiderait dans l'« enveloppe historique »⁴³ du passé de la France ; identité qui, supposée inaltérable par le temps, deviendrait la norme d'une mémoire à transmettre et celle d'un possible à construire dans l'avenir. Or, « il est absolument faux qu'un mécanisme providentiel transmette à la mémoire de la postérité ce qu'une époque possède de meilleur. Par la nature des choses, c'est la fausse grandeur qui est transmise ».⁴⁴

En revisitant la notion d'identité, le « second grand œuvre » de 1943 montre qu'elle ne renvoie pas à la fixité de ce qui est « enfoncé »⁴⁵ – il s'agirait d'une fausse conception de l'enracinement –, à une origine pure qui n'est que l'illusion d'une tradition préalable et séparable des autres, illusion analogue à la fiction d'un caractère soustrait aux circonstances. La croyance en une identité de ce type conduit la personne comme la nation à considérer que tout ce qui lui est extérieur est sans signification. Ainsi les per-

³⁹ Art. cit., p. 174.

⁴⁰ . Ch. de GAULLE, *Appels et Discours* (cité par Chr. A. EVANS, art. cit. p. 173).

⁴¹ . Voir R. CHENAUVIER, *Avant propos II de L'Enracinement*, OC, t. V, vol. 2, pp. 62 sq.

⁴² . Rappelons que l'expression est employée par S. Weil, à propos de *L'Enracinement*, dans une lettre à ses parents du 22 mai 1943 (OC, t. VII, vol. 1, p. 280).

⁴³ S. WEIL, *L'Enracinement*, op. cit., p. 297.

⁴⁴ *Ibid.*

⁴⁵ Maurizio Bettini montre que, si elle est mal interprétée, l'image des racines conduit à l'identité et à la séparation, à la fixité de ce qui est enfoncé. Il préfère l'image de la « confluence », qui conduit à l'interférence, à ce que S. Weil – que l'auteur ne cite pas – appelle le « contact » (voir M. BETTINI, *Contro le radici. Tradizione, identità, memoria*. Bologna: Il Mulino, 2016 ; trad. par P. Vesperini, *Contre les racines*, Paris: Flammarion, coll. « Champs Flammarion », p. 112-113).

sonnes comme les peuples, en manquant de la vertu d'humilité qui leur ferait aimer la « partie muette, anonyme, disparue » du passé, se construisent-ils une identité fondée sur le mensonge, et sur une comédie qui ne manque pas de se répéter finalement en tragédie. À une identité enfoncée et fermée s'oppose une autre identité – conçue sur le même modèle –, et la guerre s'installe. Sachons qu'« un peu de grandeur authentique » se mêle « à beaucoup de fausse grandeur » par un « mécanisme providentiel » sans lequel « nous serions perdus »,⁴⁶ mais encore faut-il apprendre à discerner le minerai sous la gangue.

Robert CHENAVIER
Association pour l'étude de la pensée de Simone Weil
robert.chenavier@wanadoo.fr

Article rebut: 24 de març de 2020. Article aprovat: 21 de setembre de 2020

⁴⁶ S. WEIL, *L'Enracinement*, *op. cit.*, p. 297.